

Ainsi la misère devient une grande éducatrice ; on apprend à se plier aux circonstances et à lutter. Cela dure des années et les premières surtout sont tristes. C'est alors que l'émigré pour se donner du courage, sent le besoin d'entretenir de vieilles illusions. Il a constamment devant lui l'image du pays natal ; il suppose, le soir, quand il revient moulu par la fatigue, le nombre d'années qu'il lui faudra pour économiser assez d'argent pour racheter la terre paternelle le vieux patrimoine sur lequel il rêve d'aller passer ses derniers jours. Chaque jour, il reçoit le grand journal de Montréal et il se passionne pour cette politique de contradiction et de naïve exploitation des préjugés pour laquelle il sacrifiait gaiement son repos, autrefois.

Mais les chefs passent, les questions changent, les souvenirs s'affaiblissent. Les enfants qui grandissent apportent à la maison un journal américain qui parle d'une autre politique, d'autres intérêts plus immédiats. Les espérances de faire des économies pour aller s'établir en Canada ne se sont pas réalisées. Les voisins qui ont voulu aller tenter la fortune une deuxième fois sur la terre natale ont été bien contents de revenir aux Etats.

Voilà autant de faits qui font graduellement comprendre à notre émigré qu'il servira mieux les intérêts de sa famille et de sa nationalité en acquérant de l'influence dans la nouvelle patrie où le sort l'a jeté. Il devient citoyen américain et, à mesure que le nombre des électeurs canadiens grandit, les partis politiques, quand ils ont à leur tête des chefs doués de tant soit peu de flair, se hâtent de les courtiser en prenant des Canadiens-français pour figurer sur leur liste de candidats, qui est toujours longue.

Mais ici encore, le succès n'arrive pas sans lutte et sans misère. Worcester, par exemple, était l'une des villes les plus fermées de la Nouvelle-Angleterre. Ni les Américains de race, dont un grand nombre conservent encore les idées étroites du puritanisme, ni les Irlandais, qui avaient déjà fait du parti démocrate leur chose, n'étaient disposés à favoriser l'entrée dans la politique d'un nouvel élément. Nos compatriotes ont donc été obligés de jouer des coudes pour obtenir une place au soleil. Il était comparativement facile de décrocher une nomination dans les caucus pour un des nôtres, les meneurs comprenant facilement que la présence d'un nom canadien sur leur liste est un excellent moyen de nous entraîner à voter pour tous les autres candidats de leur parti. Plus difficile a été la tâche de faire respecter les pactes conclus dans les conventions par les membres du parti le jour de la votation. Dans les deux partis politiques il ne manquait pas de gens qui préféraient voter pour un adversaire politique plutôt que pour un *French*. Mais nos compatriotes ont su si bien jouer leur partie dans le jeu fort compliqué qu'est la politique américaine que la masse, dans les deux partis, est aujourd'hui à peu près convaincue qu'on ne saurait impunément manquer de loyauté à leur égard. C'est un grand pas de fait.

C'est en 1888 que les Canadiens-français eurent pour la première fois l'honneur d'envoyer un des leurs siéger à l'hôtel de ville dans la personne de M. Alexandre Belisle, jr. Ce monsieur eut pour successeur immédiat son frère, M. Eugène-L. Belisle, élu pour la première fois en 1894 ; puis en 1895, M. Jean-F. Jandron allait siéger à ses côtés. En 1897, M. Jean Rivard était élu conseiller et en même temps les Canadiens forçaient les portes du Sénat municipal, en faisant élire M. Napoléon-P. Huot comme échevin. En 1899 M. W. Levi Bousquet était élu à son tour échevin et cette année on lui a fait l'honneur de l'appeler à présider la chambre haute du conseil municipal, position qui n'est inférieure qu'à celle du maire.

J'aurai à revenir sur ce sujet pour donner une plus juste idée de la position politique de nos compatriotes ; mais les quelques faits cités plus haut feront comprendre que l'influence des émigrés qui était nulle, il n'y a pas plus de quinze ans, est aujourd'hui en plein ascendant.

T. ST-PIERRE.

LAISSEZ-MOI DONC AIMER !

Laissez-moi quelquefois m'élancer vers la sphère,
Où l'on n'entend plus rien des troubles d'ici-bas ;
Et là, rêver des cieux en oubliant la terre.
La terre, où la douleur nous suit à chaque pas.

Laissez, laissez mon cœur poursuivre son doux rêve,
Aspirer les parfums, écouter les chansons ;
Et mes yeux se fermer, quand le flot, sur la grève,
Expire murmurant de mystérieux sons.

Laissez-moi donc aimer, admirer toutes choses,
Et donner à chaque être un sourire ou des pleurs ;
Chanter avec l'oiseau, gémir avec les roses ;
La jeune fille unir son âme aux jeunes fleurs.

Ne hochez pas la tête avec un fin sourire
Quand vous voyez mon front doucement s'incliner,
Quelque chose dans l'œil que l'on ne peut décrire
Mais que le cœur sait deviner !

Et ne dites pas que c'est une chimère
Que mon esprit poursuit une ombre, un songe vain ;
Qu'il ne me restera de ce rêve éphémère
Qu'un long regret de plus, demain !

Car ces heures de foi, d'amour, de poésie,
C'est la goutte d'eau fraîche après un jour brûlant ;
Et je me désaltère à ce flot d'ambrosie :
Je deviens meilleure en aimant !...

LOUISE BOURGEOIS.

MISERABLE !

L'homme ne vit que de souvenirs !
A. de MUSSET.

Quatre heures venaient de sonner. De jeunes écoliers sortaient gaiement du collège, heureux de se retrouver en liberté. Tous regagnaient le toit paternel en courant et en chantant.

Un jeune gars de sept ou huit ans avait pris les devants et semblait pressé de regagner le domicile où il retrouverait sa mère chérie, et, quelques heures plus tard, son père.

Son père était un pauvre ouvrier dont le travail très dur ne rapportait que juste ce qu'il fallait pour vivre ; et quelle journée de labeur ! douze heures par jour. Pauvre ouvrier !

Tout joyeux, l'enfant s'empressait de retourner chez lui ; il venait de remporter l'excellence de sa classe dans une composition mensuelle. Il avait hâte d'arriver pour montrer le fruit de ses études.

Et son père, ne sera-t-il pas heureux de revoir son petit ; ne sera-t-il pas fier de voir que les privations qu'il s'impose pour donner une bonne instruction à son fils, ne sont pas vaines ?

Comme le pauvre enfant attend avec anxiété le retour de son père.

Hélas ! pauvre petit !

* *

—Maman, maman, venez donc voir tout ce monde.
La mère accourt.

—Mon Dieu, un homme blessé qu'on apporte sur un bancard... Oh ! le pauvre malheureux !...

—Grand Dieu, dit-elle presque défaillante, mon enfant, c'est ton père !...

—Papa !... papa qui est blessé ! s'écrie l'enfant tout en larmes.

On arrive, on entre dans la maison et le sang coule partout sur le plancher.

Pauvre ouvrier ! voilà donc le sort qui t'est réservé pour ta probité, voilà la récompense de ton amour pour ta famille !

—Mon père, mon bon père !... papa, papa, regarde ton petit Emile ! papa, papa, es-tu mort ! regarde donc ton enfant !...

—Hélas ! ton père est mort, dit une des personnes présentes. Il est tombé sur une scie circulaire et a été coupé en deux.

Un vieillard entre et court vers le moribond. C'est le père de la victime.

—Grand père... papa, mon bon papa est mort !...

Au dehors, la foule se rassemble autour de la maison de l'infortuné.

Les femmes pleurent et se lamentent.

Les hommes s'essuient les yeux ; car, en face d'une mort si horrible, qui ne pleurerait pas ?

L'ouvrier a un bon cœur, et, en face du malheur, il ne reste pas sourd à la voix de la conscience.

Tout à coup une voiture arrive trainée par deux superbes chevaux. C'est l'industriel qui revient d'une promenade avec sa dame.

Voyant le rassemblement en face de cette demeure, il interroge.

Le vieillard ayant appris que le maître est à la porte, va vers la voiture, salue poliment et raconte le sort de son fils.

Poor thing, lui répond l'industriel, *come and see me at home*, et fouettant son cheval, il s'étend confortablement dans sa voiture et regagne sa demeure.

* *

Pauvre petit orphelin, voilà ton seul soutien parti pour toujours ! Qui prendra soin de ton avenir ? Ta pauvre mère ne pourra pas subvenir aux frais de ton éducation !

Le noble vieillard va tenter un effort suprême : il ira trouver le maître de l'usine et lui exposera son cas ; il se laissera peut-être attendrir au récit de tant d'infortunes.

Après une courte prière au chevet de son malheureux fils, il sent son courage renaître et se dirige vers la demeure somptueuse du bourgeois, riche, riche à millions.

Il sonne, on l'introduit. Il parle, mais sa voix est entrecoupée de sanglots. Le pauvre vieux tombe à genoux devant ce marbre dont le son des écus a endurci le cœur. Le bourgeois l'écoute d'un air de bonhomie hypocrite. Et le noble vieillard, au cœur si bon, croit voir dans les yeux du larron un semblant de pitié. Hypocrite !...

—*Poor thing ! here is ten dollars.*

Le vieillard se relève comme s'il eût été mordu par un serpent, il prend le billet de banque et le renvoie à la face de l'homme.

—Miserable ! sois maudit !... Voleur, assass !...

Il ne put articuler d'autres paroles, il tomba par terre sans mouvement.

Des serviteurs vinrent le relever.

—*Put him outside on the sidewalk, and let him breathe !...*

* *

Quand il revint à lui, il se trouvait dans la maison de son fils. On l'avait ramassé, gisant sur le trottoir à la porte du château.

—Miserable ! canaille !... le prix de mon enfant... le prix d'un chien... Monstre !...

Son petit-fils était à ses côtés, pleurant et l'appelant de sa voix la plus tendre.

Il le saisit par le bras et l'emmena au pied de la Croix suspendue à la tête du grabat où était étendu son père.

—Mon enfant, lui dit-il, vois ce crucifix, c'est l'image de notre divin Sauveur qui a donné sa vie pour nous tous. Avant de mourir, il nous a dit que nous sommes tous frères et que nous devons nous aimer les uns les autres. Il nous a dit de faire le bien, de pratiquer la vertu ! Prie souvent mon enfant, et pardonne à tes bourreaux !...

—Mais, ces gens nous ont pris pour des chiens et ce sont eux qui sont des chiens, les misérables ! les voleurs !...

—Quand tu seras grand, pauvre enfant, (*) reviens-toi que l'ouvrier est maltraité, et quelques fois volé ; travaille pour revendiquer les droits méconnus de l'ouvrier, mais que la Croix soit pour toi le drapeau qui te guide."

In hoc signo vinces.

RENÉ SAINTE-FOYE.

Saint Henri.

(*) Le pauvre orphelin est mort à l'âge de douze ans.